

Notes sur la continuité des biens féodaux à Martigny

Chacune de nos petites cités valaisannes a une place bien marquée dans l'histoire de notre pays. Les différences (pour ne pas dire les antagonismes) étaient autrefois bien plus nettes qu'elles ne le sont actuellement ; les districts d'aujourd'hui sont loin d'avoir la personnalité de leurs devanciers, les dizains, alors qu'on pouvait voir ceux-ci contracter à leur gré des alliances ou des accords avec les pays étrangers. La différence des langues et surtout les conditions politiques mirent longtemps en opposition le Haut et le Bas-Valais ; leur vie ne prit une direction commune qu'au souffle de la Révolution de 1798.

Jusqu'à cette date, tout en jouissant d'une certaine autonomie locale, le Bas-Valais voyait sa vie dirigée et contrôlée de haut par des gouverneurs et autres mandataires que lui envoyaient les Patriotes. C'est par ce biais que les cités bas-valaisannes virent s'établir chez elles de nombreuses branches de nobles familles du Haut.

Il m'a semblé utile, pour ne pas laisser s'endormir dans des cartons les précieuses notes recueillies par l'historien de Martigny¹, de glaner dans ces notes, d'en réunir les fragments — *ne pereant* —. Le but du présent travail est de faire voir comment, par la chaîne des nobles familles qui s'établirent à Martigny, le présent de Martigny se rattache à son lointain passé.

Les de Martigny

Il est curieux de constater que la seule famille noble que Martigny puisse revendiquer comme lui appartenant en propre est celle qui se trouve au début de son histoire : les de Martigny. Le nom de la famille et le nom de la localité sont d'ailleurs si intimement liés qu'il est bien difficile de savoir à qui donner la priorité.

Cette famille² tient une large place dans notre histoire, puisqu'elle en occupe une période de près de trois siècles, de 1162 à 1442 ; c'est une famille qui devait posséder un certain lustre, puisque, déjà à son entrée

¹ Pour toute cette étude, il y a lieu de se référer à l'ouvrage de Philippe Farquet, *Martigny, chroniques, sites et histoire*, publié par les soins de la Municipalité de Martigny-Ville, en 1953, ainsi qu'à l'*Armorial Valaisan*, édité en 1946 par les Archives cantonales du Valais.

² *Armorial Valaisan*, p. 162, art. de Martigny.

dans l'histoire de Martigny, ses membres sont qualifiés de chevaliers et de donzels. Le premier connu, Pierre I, apparaît vers 1162 ; en 1168, il est cité dans l'acte par lequel l'évêque de Sion Amédée confirme aux chanoines de Mont-Joux la possession du prieuré de Martigny. En 1200, Boson de Martigny achète aux d'Arbignon leurs biens de Martigny et d'Ottans.

Le premier vidomne certain est Pierre II, qui est cité en 1228 comme arbitre dans une délimitation entre les communautés de Liddes et d'Orsières. A partir de Pierre II, le vidomnat resta dans sa descendance jusqu'à l'extinction de la famille en 1442.

Les vidomnes, représentants de l'évêque, occupaient la première place dans la communauté, en attendant que les châtelains viennent les supplanter. Aussi les voit-on souvent partie ou témoin dans des accords ou des traités avec les évêques ou les comtes de Savoie. Le plus célèbre des vidomnes fut Nanthelme³, dont le nom occupe la moitié du XIV^e siècle, de 1335 à 1380. Tout défenseur qu'il soit des droits de l'évêque, Nanthelme prend en 1335 la tête des Martignerains dans leur révolte au sujet des droits de chancellerie qu'ils jugeaient exagérés ; de même en 1351, avec d'autres seigneurs de sa famille, il paraît en tête de plus de 190 familles de la communauté pour se mettre sous la protection du comte de Savoie. C'est que les temps étaient durs en Valais ; les nobles de la Tour s'étaient dressés contre l'évêque Guichard Tavelli et la guerre durait à l'état endémique.

La famille de Martigny s'était multipliée, et du siège du vidomnat — la Vidondé des Rappes — elle était peu à peu descendue vers la plaine. Laissant sans doute la Vidondé à son titulaire, les covidomnes s'établirent d'abord au Bourg, puis en Ville. Le célèbre Nanthelme avait sa demeure au Bourg. Vers la même époque, en 1366, le covidomne Aymon est établi en Ville dans une maison qui devait être voisine de l'église sans qu'on puisse la situer d'une manière plus précise⁴. Les actes du temps nous permettent de constater que les vidomnes et covidomnes possédaient d'autres bâtiments en Ville. C'est ainsi qu'en 1376, Jean Leymonet de Vison vend au covidomne Aymon la maison dite *Romansmostier* avec jardin et place ; cette maison porte encore le nom de *Romazmostier* en 1391 et 1398. Nous verrons plus loin le sort de cette maison. Il y a tout lieu de croire qu'une famille portant le nom de Romainmôtier était établie à Martigny entre 1280 et 1350 et que sa succession passa ensuite à une branche des de Martigny⁵.

Les Exchampéry et Patrici

Les biens féodaux que possédait la famille de Martigny au titre du vidomnat passèrent avec le titre à Hugues Exchampéry par suite de son mariage avec la dernière des Martigny en 1424, puis, une fois la dynastie

³ Martigny, p. 56, *Un grand vidomne*.

⁴ Martigny, p. 35.

⁵ *Arm. Val.*, art. de Martigny.

des Exchampéry éteinte, aux de Montheis ou Montheolo qui gardèrent le vidomnat de 1519 à 1798⁶.

Quant aux biens patrimoniaux des de Martigny, ils échurent d'abord aux Patrici. Venu du Piémont vers le milieu du siècle, Jean Patrici fut châtelain de Saint-Maurice de 1377 à 1388 ; par suite de son mariage (avant 1386) avec Jeannette de Martigny, fille du vidomne Jean, il s'établit à Martigny où il mourut en 1406, laissant trois fils, Jean, Louis et Guillaume⁷.

Les reconnaissances de la mense épiscopale de 1388 citent déjà maison, oche et grange de Jean Patrici au sommet de la Ville. En 1389, un acte de partage avec Pierre de Martigny, fils d'un premier mariage de Jeannette, met Jeannod Patrici en possession de nouveaux biens ; acte du même genre en 1412, en faveur de ses trois fils.

En 1421, Guillaume Patrici obtient le droit de participer aux opérations de la Souste contre participation aux charges de la communauté ; ce fait indique qu'il était reconnu comme bourgeois. Les Patrici augmentent encore leurs possessions au cours du XV^e siècle. En 1496, achat d'une maison au Bourg ; en 1500, par un acte passé *in stupha domus nobilis Guillelmi Patrici* en Ville, achat de Rd Jean de Truchiis d'une dîme provenant de Jean Mistral. De cette maison sise en Ville, près du cimetière et de la voie publique, Guillaume Patrici passe reconnaissance en 1499 ; cette même maison est encore signalée en 1596 sous le nom de Julienne Patrici, qui avait été la dernière de cette famille.

D'aucuns, poussés par une curiosité légitime pour tout Martignerain, se demanderont où était située cette maison et ce qu'il en reste. Dans cette question, qui n'a d'ailleurs qu'un intérêt purement local, je ne pense pas pouvoir adopter l'opinion de Philippe Farquet. Pour lui, en effet, cette maison ne serait autre que la maison (Saudan-Terrettaz) existant encore en face de l'ancienne grange du prieuré (cette dernière actuellement transformée en maison des œuvres). Mais cette maison, tout ancienne qu'elle soit, ne réalise pas la situation donnée par le premier acte qui s'y rapporte de même que par les actes subséquents.

Cette habitation devait être attenante d'un côté au cimetière et de l'autre à la voie publique ; mais il n'est dit nulle part que ce chemin public fût le fameux chemin royal où roulèrent tant de chariots et trottèrent tant de chevaux.

Cette maison, qui a sa petite place dans l'histoire de Martigny, ne peut être, à mon avis, que l'actuelle maison Claivaz-Yergen, avec la partie disparue dans un incendie en 1901.

Les actes suivants me semblent confirmer cette opinion : en 1654, une sentence de l'évêque Adrien IV de Riedmatten reconnaît au prieur de Martigny la propriété de cette maison sise sur le cimetière, appelée encore *Romanot*, et qui fut la maison de Guillaume Patrici. En exécution de cette

⁶ *Martigny*, p. 55 ; *Arm. Val.*, pp. 90 et 172.

⁷ *Arm. Val.*, p. 191, art. *Patrici*.

sentence, le sautier Pierre Hugon prend possession en 1655 au nom du prieur Fabri de plusieurs maisons voisines de l'église. En 1693, c'est le sautier Jacques-Joseph Gay qui prend possession au nom du prieur Derriard de la maison Lattion près du cimetière ; cette maison passa ensuite au châtelain de Saillon Jullionard, reçu bourgeois de Martigny en 1679. Le dit Jullionard avait épousé Barbe Joyat, dont la maison de famille était précisément celle passée plus tard aux Yergen. C'est donc dans cette vénérable maison que devait se trouver le fameux *Romanmôtier* ⁸.

La famille Patrici tomba en quenouille avec Julienne, fille unique de Guillaume junior et de Marguerite de Platea (mariés en 1475). A une date postérieure à 1508, Julienne épousa Jean Werra, qui fut grand-baillif et mourut avant 1538. La succession Patrici fut constituée en fief qui porta le nom de fief Patrici jusqu'à son extinction ; ce fief appartient d'abord aux de Werra, puis, dès 1658, par suite de mariage, aux de Courten, qui le gardèrent jusqu'en 1798, non sans avoir vu leurs droits contestés par un procès en 1783.

Les Grossi du Châtelard

La famille Grossi du Châtelard fut aussi bénéficiaire de la succession des de Martigny, mais ce fut spécialement par de nombreux achats. Les Châtelard étaient d'origine valdôtaine ; ils étaient seigneurs d'Isérables dès le XIII^e siècle. Au XV^e, on les voit apparaître à Martigny ⁹.

En 1424, noble Pierre du Châtelard, seigneur de *Acere* (Isérables), achète à Jean de Martigny diverses redevances à Leytron, Saillon, Fully et Saxon. En 1452, Antoine du Châtelard, fils de Pierre, achète à Martigny en Ville, au lieu dit les Granges, une maison près d'un chemin public tendant à la *rota* (chemin royal). Cette maison est très probablement celle qui passa ensuite à Georges Supersaxo ¹⁰. En 1468 et 1474, Antoine du Châtelard acquiert des Exchampéry les parts de souste qu'ils détenaient.

Par des achats successifs, Antoine augmente ses possessions, surtout au lieu dit les Places : c'est tout un quartier allant de la Grand-Maison à l'Hôpital actuel ; les Châtelard y possèdent entre autres un moulin devenu à travers les âges la scierie Bompard. En 1472, Antoine acquiert encore, par échange, le moulin du Saule, situé au-delà de la meunerie des Artifices ¹¹.

En 1462, les Châtelard prennent pied à la Grand-Maison par l'achat à Peronnette, fille de feu noble Nanthelme de Martigny, d'une redevance fixée sur cette maison : c'est la première mention que j'ai relevée de cette maison, qui, depuis, est toujours restée connue sous ce même nom. La tradition voudrait qu'elle ait servi de couvent ; il est malheureusement impossible d'en trouver confirmation.

⁸ *Martigny*, pp. 83 et 266. Une tradition veut même voir dans cette maison contiguë à des jardins du Prieuré, l'ancien Prieuré lui-même.

⁹ *Arm. Val.*, p. 118, *Grossi du Châtelard*.

¹⁰ *Martigny*, p. 77, *Supersaxo*.

¹¹ *Martigny*, p. 268.

L'inventaire des biens laissés par Antoine du Châtelard à sa mort, en 1495, comprend :

le *magnum hospitium*, soit la Grand-Maison ;

une maison d'habitation avec jardin, probablement la maison de la rue des Alpes ;

la souste des marchandises ;

le verger devant l'hôpital¹² jusqu'aux Places.

Quoique ce qui restait constituât encore une jolie fortune, l'âge d'or n'avait pas duré longtemps ; car, dès 1480, nous voyons Antoine remettre en vente les biens et redevances qu'il avait amassés auparavant et l'héritage qu'il laisse à ses fils Louis et François va petit à petit enrichir Georges Supersaxo.

Supersaxo

Quelles circonstances amenèrent le célèbre tribun Georges Supersaxo¹³ à s'établir à Martigny ? Il n'est pas trop difficile de le conjecturer. Il fut sans doute l'un de ces Patriotes haut-valaisans qui vinrent dans le Bas-Valais y assurer la domination du Haut et s'y tailler des fiefs pour se faire une fortune. Georges Supersaxo apparaît à Martigny dans les dernières années du XV^e siècle ; la chance — pour lui — voulut que ce fût au moment où les Châtelard subissaient les revers d'une fortune qui avait été brillante. Etabli tuteur des enfants du Châtelard et de leur mère veuve, Supersaxo ne manqua pas de tirer parti de cette situation en sa faveur.

La maison des Châtelard à la rue des Alpes passa entre ses mains en 1502 ; la même année, il achète la Souste et il continue à arrondir son domaine par des achats successifs. Il est fort probable qu'il s'adjudgea aussi le *magnum hospitium*.

Point n'est besoin de rappeler la carrière mouvementée du fougueux adversaire du cardinal Schiner. Martigny souffrit pour son compte de leurs luttes incessantes ; peut-être, sans Supersaxo, le fier donjon de la Bâtiaz ne serait-il pas réduit à l'état de ruine ?

C'est en exil que Georges Supersaxo devait terminer sa carrière en 1529, mais son souvenir s'est perpétué à Martigny dans une vieille maison dont l'entrée est encore surmontée de son blason.

Que devinrent les propriétés que Supersaxo avait acquises à Martigny ? Plusieurs fiefs semblent s'être constitués sur sa succession.

Les de Platea

Un mariage de Louis de Platea avec une fille de Georges Supersaxo explique leur mise sur les rangs pour cette succession.

Notons que les Platea possédaient déjà en 1495, outre d'autres biens-fonds, une maison au milieu de Ville ; cette maison est habitée en 1535 par

¹² Il s'agit de l'ancien hôpital, situé à l'angle de la rue des Hôtels et de l'Avenue de la Gare.

¹³ Martigny, p. 75, art. Supersaxo.

noble de Varax ; un acte se passe encore en 1597 dans le déambulatoire de cette maison dite de Platea.

Ce furent les deux fils de Louis, Philippe (mort avant 1586) et Peterman (mort avant 1597)¹⁴ qui paraissent avoir constitué le fief dit de Platea vers 1530-1533¹⁵.

Outre leurs biens personnels, les Platea avaient aussi reçu en fief une partie de la grande dîme de la mense épiscopale, en particulier à Ravoire et à Charrat. Par un acte de 1573, nous apprenons que les champs dits de Ravoire au-dessus des vignes avaient été donnés en albergement quarante ans auparavant à noble Peterman de Platea ; cet acte établit la répartition de la dîme à payer par les tenanciers de ces biens. En 1587, les gens de Ravoire en font reconnaissance. De leur côté, les gens de Charrat avaient, en 1586, fait reconnaissance aux Platea pour le fief que ceux-ci y possédaient.

Au commencement du XVIII^e siècle, une partie du fief de Platea, de la dîme de Charrat et de la forêt de Trient passa, par héritage, du grand-baillif Jean-Etienne de Platea aux frères Frédéric et Alphonse Ambuel.

Une partie des biens des Platea fut sans doute à l'origine de la célèbre fortune des Ganziaz : par une suite d'alliances, en effet, ces biens passèrent des Platea aux de Loës et aux de Granges, puis aux Piamont et par ceux-ci aux Ganziaz que nous rencontrerons bientôt.

Les Kalbermatten

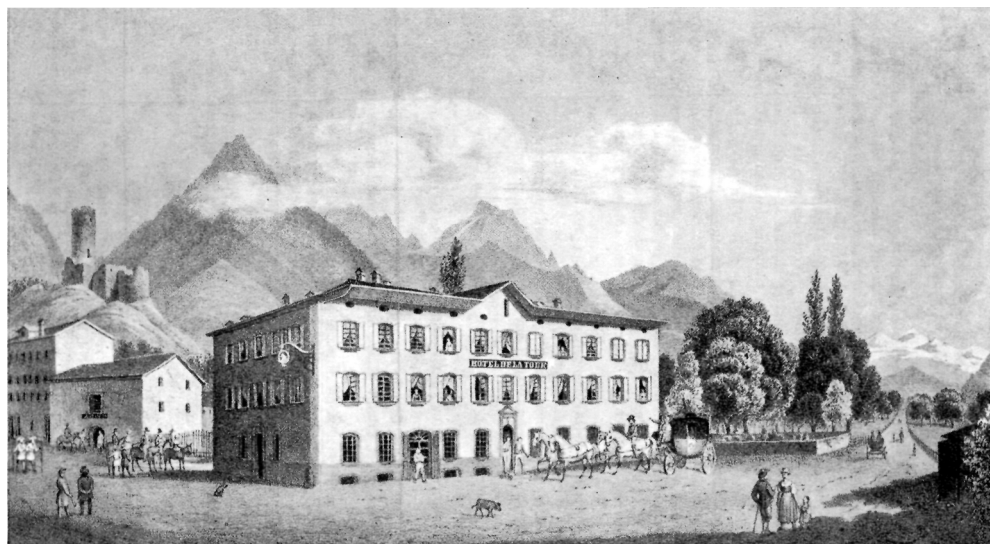
Les grands bénéficiaires de la succession de Georges Supersaxo semblent bien avoir été les Kalbermatten.

Déjà avant que l'étoile de Supersaxo ne fût à son déclin, un Théodore Kalbermatten avait été grand-châtelain de Martigny de 1521 à 1526. Il est en outre intéressant de relever qu'en 1556, dans un acte concernant Octan, Nicolas Kalbermatten — *civis et mercator Sedunensis*, « citoyen et marchand de Sion » — agit comme administrateur (*causam habens*) des biens qui proviennent de la succession des Châtelard, soit de *Acere* (Isérables). Or, c'est à ce même titre que nous avons vu Supersaxo prendre pied à Martigny ; les Kalbermatten n'ont fait que lui succéder. Le fait est que les Kalbermatten devinrent propriétaires des maisons que Supersaxo possédait en Ville, soit la Grand-Maison et la maison de la rue des Alpes.

La maison de la rue des Alpes avait eu pour propriétaires, dès 1452, les du Châtelard, puis Supersaxo par les moyens que l'on sait, les Kalbermatten et enfin les Delajeur, famille notable de Martigny éteinte en 1852. La treille vénérable qui jetait son ombre sur l'antique maison a disparu en 1953. Par le registre des reconnaissances de la mense épiscopale de 1708, nous constatons que les héritiers du grand-baillif Nicolas Kalbermatten (1618-1621) possédaient en Ville, avec grange et jardin, une maison tenue en partie par François Delajeur et par Michel Delajeur. Il s'agit effectivement

¹⁴ L'un fut grand châtelain de Sion en 1558, et l'autre banneret.

¹⁵ N'oublions pas que la succession de Supersaxo fut ouverte dès 1529.



L'ancien Hôtel de la Tour
aujourd'hui Collège Sainte-Marie, Martigny-Ville

de la maison Supersaxo-Kalbermatten ; les Delajeur ont laissé trace de leur passage par une inscription sur une solive de cette maison ¹⁶.

Pour la Grand-Maison, nous avons de plus amples renseignements ; c'est là que fréquemment se tinrent les assemblées populaires. Ainsi, c'est sur la place commune devant cette maison, dite déjà maison Kalbermatten, que fut donnée en 1548 la confirmation des franchises par l'évêque Jordan. C'est là que se tinrent les foires après la débâcle de 1595 qui avait encombré le pré de foire du Bourg ; elles s'y tenaient encore en 1660 comme on le voit par un ordre donné de nettoyer les rues en vue de la foire qui devait avoir lieu dans le pré de Kalbermatten devant la Grand-Maison. Inutile de dire que cela n'était pas du goût des citoyens du Bourg, auxquels d'ailleurs leur droit fut rendu ¹⁷ !

Une pierre de fourneau, déposée maintenant au Musée de Valère, attestait la présence des Kalbermatten à la Grand-Maison ; elle portait les initiales N(icolas) K(albermatten) et C(écile) W(aldin) avec la date 1626. En 1708, les héritiers du grand-baillif Nicolas font reconnaissance à la mense épiscopale pour la moitié des édifices de la Grand-Maison, *versus sustam* ¹⁸. Vers 1790, les Kalbermatten de la Grand-Maison comptent parmi les feudataires du fief Patrici.

La propriété de la Grand-Maison resta aux Kalbermatten jusque vers le milieu du XIX^e siècle ; encore en 1846, le propriétaire d'alors (François de Kalbermatten, conseiller d'Etat) était reconnu comme bourgeois forain de Martigny, mais non, était-il spécifié, à titre de propriétaire de la Grand-Maison.

Il est intéressant de citer divers tenanciers de la Grand-Maison devenue hôtellerie :

En 1647, c'est dame Amélie Meschler ; elle reçoit à cette date 188 florins pour la réception du grand-châtelain Gaspard Stockalper ;

En 1658, certain Claude Bovard.

En 1694, c'est Etienne Gay, notaire ; il est en même temps chargé de la poste.

De 1701 à 1712, nous trouvons une grande dame chargée de la direction de l'hôtellerie : c'est Madame Preux (probablement Marie-Josette Volluz, fille de François Volluz, banneret d'Entremont), épouse de Pierre-François Preux, gouverneur de Saint-Maurice.

Ensuite, pour une longue période, au moins dès 1715, c'est Christian Yergen ; reçu bourgeois en 1725, sa réception fut somptueuse. Sa mort advint en 1744. En 1746, on trouve comme hôtelier un certain Contal et en 1760 un Zurbrunnen.

¹⁶ Martigny, p. 79.

¹⁷ Martigny, pp. 82 et 218.

¹⁸ A cette date, la souste devait donc être située dans le voisinage ; un plan de l'époque la situe en effet en face du Manoir ; sur cet emplacement fut construit l'*Hôtel du Cygne* et la souste fut transférée en face de l'église ; ce qui en restait fut démoli après 1818 pour faire place à la nouvelle route du Simplon. Voir Martigny, pp. 35, 198, 202.

Dès avant 1766 et jusqu'après 1781, nous trouvons comme hôtelier le Schwytzsois Joseph Fessler ; il fut reçu bourgeois en 1767 et mourut en 1798, gardant l'hôtellerie probablement jusqu'à sa mort.

La Grand-Maison eut, dans tout le cours du XIX^e siècle, une vogue qui dura jusqu'après 1880. Elle était l'auberge select du temps ; après les soldats de l'Empire, elle fut l'auberge préférée des romantiques et des premiers touristes.

Son dernier tenancier fut Joseph Morand¹⁹.

Les Stockalper

Dans le courant du XVII^e siècle, une autre famille patricienne vint se tailler un domaine à Martigny. Le grand Stockalper (1609-1691) pouvait, dit-on, voyager de Lyon à Milan en couchant chaque soir dans une de ses maisons. Martigny était une étape tout indiquée et il était naturel que Stockalper y eût un pied à terre ; il n'en eut pas seulement un, car une tradition, que je n'ai pu vérifier, veut qu'il ait acquis ou construit à Martigny une quinzaine de bâtiments²⁰.

Notons, d'ailleurs, que Gaspard Stockalper fut grand-châtelain de Martigny de 1646 à 1679, et qu'il en devint bourgeois. Un de ses fils, Peterman, épousa Anne-Marie Ganioz qui, après un second mariage, devait mourir à Milan à l'âge de 102 ans.

Nous trouvons mention des biens Stockalper au rentier de la mense épiscopale de 1708. Joseph-Antoine Stockalper y fait reconnaissance pour différents droits à Ravoire, pour des vignes et autres biens provenant du fief de Coudrée ; en 1783, le colonel Stockalper compte parmi les 145 feudataires du fief Patrici. Enfin, en 1805, le colonel Stockalper est invité à faire un second tour de syndication, comme ayant la « maxe » la plus forte, soit 40.000 florins.

Voilà ce que nous savons de positif sur le compte des Stockalper à Martigny. Quels furent les bâtiments acquis ou construits par le grand Stockalper ? Des déductions, que je crois fondées, me permettent d'en situer quelques-uns ; ce sont les armes des Stockalper qui m'y autorisent : leur blason porte en effet, outre les *stöcke* parlant par eux-mêmes, l'aigle couronnée et les trois couronnes. Il exista à Martigny-Ville, jusqu'il y a quelque cinquante ans, un *Hôtel de l'Aigle* et le Bourg se glorifie toujours de son *Hôtel des Trois Couronnes* ; or, l'origine de l'un et de l'autre remonte au temps où le grand Stockalper était châtelain de Martigny, non pas qu'on puisse lui attribuer la construction de ces bâtiments, mais du moins leur transformation en hôtelleries²¹.

¹⁹ Cf. *Martigny*, p. 218.

²⁰ Voir *Annales Valaisannes*, 1930, p. 15.

²¹ *Arm. Val.*, p. 251. Gaspard Stockalper fut anobli par l'empereur Ferdinand III en 1653. C'est alors que les armes primitives furent « augmentées » de l'aigle impériale et des trois couronnes ; ces dernières rappellent les Rois Mages, modèles et protecteurs des voyageurs, et titulaires d'une ancienne

L'*Hôtel de l'Aigle* avait été construit en 1599 ; une des solives d'un appartement porte l'inscription suivante en lettres capitales :

HOC DOMICILIUM FIERI JUSSIT NOBILIS ET PRUDENTISSIMA
ANTONIA PAIERNAT 1599

et sur l'autre face :

DIEU ET L'HONEUR ME GUIDE

On aimerait en savoir plus long sur la place tenue par les Païernat ou Paërnat à Martigny ²².

L'*Hôtel des Trois Couronnes* est universellement connu. Sa construction ou reconstruction est attribuée aux de Montheis, qui furent titulaires du vidomnat dès 1522. Ce bâtiment fut probablement le troisième siège du vidomnat. Dans un des appartements, une pierre de fourneau porte encore les armes de Montheis-Riedmatten avec la date 1660. Sur la tourelle est encastree une pierre avec la date 1609, mais les armes en ont malheureusement été martelées. Une autre pierre sur l'entrée de la tourelle porte les armes de l'évêque François-Joseph Supersaxo (1645-1734) avec la date 1731 et des initiales qui, croit-on, pourraient être celles du constructeur de la tourelle ²³.

Mais, me direz-vous, quel rapport avec les Stockalper ? N'oublions pas que les vidomnes de Montheis ne résidaient guère à Martigny ; il n'est donc

hôtellerie que Stockalper transforma et agrandit pour en faire sa magnifique résidence de Brigue. Par contre, aucun rapport ne peut être relevé entre les Stockalper, barons de la Tour de Duingt en Savoie, et l'ancien *Hôtel de la Tour* — aujourd'hui Collège Sainte-Marie —, à Martigny-Ville, qui devait son nom à la tour de la Bâtiaz, comme le montre une ancienne gravure que nous reproduisons p. 427, grâce à l'obligeance de M. l'abbé Enard, directeur du Collège Sainte-Marie.

²² *Arm. Val.*, p. 189. Serait-il question ici d'Antoinette Sostionis, qui épousa Jean-Didier Paërnat en 1536 ? L'inscription porte bien L'HONEUR (avec un seul N) ME GUIDE (singulier).

²³ Les lettres WGW qui surmontent les armoiries Supersaxo sont un sigle de cette famille, formé des initiales de sa devise WAS GOTT WILL. Quant à l'inscription gravée sur une pierre en dessous des dites armoiries, elle reste une énigme. On a pensé que les lettres HG CM AED pourraient désigner le châtelain de Martigny qui aurait achevé cette construction en 1737 (C[ASTEL-LANUS] M[ARTIGNIA]CI AED[IFICAVIT]), mais on ne connaît pas de châtelain portant les initiales HG à cette date, et il ne peut s'agir ni d'un Ganiot, ni d'un Gay... S'agirait-il d'un curial ou d'un capitaine de Martigny ? cela paraît peu probable... On pourrait aussi songer à la Communauté (C[OMMUNITAS]) ou au Conseil (C[ONSILIUM]) de Martigny, mais les lettres HG demeureraient inexplicables. Les sigles qui surmontent les lettres sont sans doute des abréviations : HG^e CM^{ci}, et l'on peut supposer qu'il s'agit bien là d'un H... GE... C[ASTELANUS] M[ARTIGNIA]CI, soit probablement d'un Haut-Valaisan H... Ge..., châtelain épiscopal de Martigny. Cf. *Martigny*, p. 360, dessin, que nous reproduisons ci-dessous, p. 432, grâce à l'obligeance de M. Georges Pillet, imprimeur.

pas impossible que le siège de leur vidomnat ait passé entre les mains des Stockalper, qui l'auraient transformé en hôtellerie et alors s'expliquerait tout naturellement la présence des trois couronnes au fronton de l'hôtellerie, que le grand Stockalper aurait ainsi marqué de ses armes. Un autre fait vient aussi corroborer cette hypothèse ; c'est l'existence à Martigny d'une confrérie des Trois Rois qui, née vers 1670, vécut jusque vers 1790 ; cette confrérie était dotée de biens à Ravoire. Or les Trois Rois étaient les Patrons favoris de la famille Stockalper — c'est ce qui explique l'existence des trois couronnes dans leur blason — et tout me porte à penser que l'existence de cette confrérie à Martigny est due au grand Stockalper.

Une autre trace de son activité à Martigny se trouve dans l'antique maison communale au milieu du Bourg. Ce bâtiment aux solides colonnes fut fort probablement le second siège de la Vidondé, vers la fin du XIV^e siècle ; c'est là qu'en 1439, Marie de Martigny, la dernière de cette noble famille, reçut l'hommage de ses feudataires. La tradition est restée de la présence de religieuses dans ce bâtiment ; ces religieuses devaient être les Ursulines de Brigue. Or les Ursulines furent introduites en Valais, à Brigue, d'abord, en 1663, par les soins du grand Stockalper qui non seulement leur attira de nobles vocations, mais aussi les pourvut de riches fondations. C'est ainsi qu'à Martigny, les moniales de Brigue — ainsi les appelait-on dans les actes — étaient dotées d'un fief consistant surtout en vignes à la Croix ; elles y possédaient maison d'habitation, grange, pressoir, bâtiments situés dans le bloc de maisons en face du bassin public. Pour leur commodité personnelle, je les vois très bien installées au Bourg dans une demeure plus confortable, et ainsi se justifierait la tradition...

Les Ganiaoz

Petit à petit, les familles nobles dont nous avons parlé disparurent ; d'autres familles sorties du rang prirent leur place et héritèrent de leurs biens.

Une des plus favorisées fut la famille Ganiaoz²⁴ ; venue d'Italie vers la fin du XVI^e siècle, elle prit rapidement une grande place dans la vie locale de Martigny, par son habileté au commerce et bientôt par ses alliances. Nous avons déjà noté comment sa généalogie se rattache à celle des Platea ; au XVII^e siècle, elle monte encore, si l'on peut dire, d'un échelon : une demoiselle Ganiaoz devient en effet la belle-fille du grand Stockalper ; leur mariage à Brigue fut l'occasion de fêtes mémorables²⁵. Pour couronner cette ascension, les frères Jean-Joseph et Etienne Ganiaoz obtiennent en 1716 des lettres de noblesse de la reine Marie-Casimire de Pologne.

L'on comprend sans peine que la fortune des Ganiaoz soit montée en proportion de ses relations ; au début du XVII^e siècle, ils possédaient déjà la ferme des sels à Martigny et c'était là, à cette époque, une grosse source

²⁴ *Arm. Val.*, p. 103 ; *Martigny*, pp. 85, 367.

²⁵ *Annales Valaisannes*, sept. 1930, p. 30.

de revenus. Il n'y a pas de doute qu'ils profitèrent de leur fortune pour se constituer un domaine important.

Par des transactions dont je n'ai pas eu les pièces entre les mains, les vastes propriétés portant le nom des Places passèrent en possession des Ganioz, ainsi que d'autres propriétés chez Berguère, de sorte que la meunière des Artifices devint comme l'artère de leur domaine. C'est sur un verger des Ganioz que furent établis les bassins publics de la rue des Lavois ; sur la meunière, trois moulins leur appartenaient (l'un d'eux devait devenir la scierie Bompard) : ils en font reconnaissance en 1708. Toutes ces propriétés provenaient des Châtelard par les Kalbermatten.

Au centre du domaine qu'ils avaient réussi à constituer, un castel s'éleva en 1730 : ce fut le « Manoir » ; puis, un peu plus tard, vers 1760 peut-être, pour profiter du mouvement des voyageurs, les Ganioz construisirent en face de leur « Manoir », l'*Hôtel du Cygne*, qui fut mis en vente en 1852. Il porte encore ce nom en 1871, puis devient l'*Hôtel du Mont-Blanc*.

Le nom même des Ganioz allait disparaître bientôt, leur héritage s'émietter et passer en d'autres mains.

Les Ganioz terminent ce que je pourrais appeler la période féodale de Martigny. Les bâtiments eux-mêmes, pour autant que les inondations les ont respectés, ne gardent plus que le souvenir de leurs nobles occupants. Les fiefs et les dîmes ont disparu, remplacés par de nouvelles formes de propriétés et d'impositions.

J'espère du moins avoir montré comment, à travers les changements des maîtres et les vicissitudes des temps, est assurée la continuité de la vie d'un pays et se maintient l'union du présent au passé.

Alfred PELLOUCHOUD



Pierre sculptée aux armes
de l'évêque François-Joseph Supersaxo
(Hôtel des Trois Couronnes)

Dessin de Jean Collaud